

# CHRONIQUE LITTÉRAIRE

## DE L'OEIL À LA PLUME

Jacqueline Hogue

Voilà un titre bien curieux pour une chronique littéraire. En effet, quel rapport y a-t-il entre un oeil et une plume? Le premier regarde, observe, parcourt un texte, l'autre trace des mots, exprime des idées, traduit des sentiments. Mais entre les deux gestes posés, une distance, un espace, un temps s'insèrent. Se glissent. C'est précisément le lieu que veut occuper cette chronique en s'adressant à vous, lectrices et lecteurs.

Nous savons toutes et tous qu'il ne suffit pas de lire un texte pour en saisir tout le sens. Au contraire. Il faut parfois reprendre certains passages. Les méditer, les analyser, les comparer à d'autres. Mais souvent, rien n'y fait. La re-lecture n'a rien apporté de plus à la compréhension. Pourquoi, me demanderez-vous? Parce que l'éclairage doit être modifié, l'angle de vision déplacé, comme l'affirme Louky Bersianik. Autrement dit, il faut être habité d'une conscience particulière des choses. Une conscience féministe? Peut-être.

Laissez-moi vous raconter un fait vécu récemment. Un jour, pendant une réunion départementale, les professeurs de français d'un cégep de Montréal examinaient le budget de l'année en cours. Ils se demandaient comment disposer des sommes d'argent non encore utilisées. Voici la scène.

Un collègue propose de s'abonner à des revues culturelles. Je suis de son avis. Chacun y va de son titre préféré. Je pense au mien, j'hésite, j'attends. Tour de table. Naïvement, je risque un nom. *Canadian Woman Studies/Les cahiers de la f...* Je n'ai pas fini de prononcer le dernier mot qu'un tollé général, doublé de sourires non équivoques, me cloue le bec. Mais regardez-moi cette féministe, cette louve au milieu des moutons! Quelle agressive! Pourtant, aucun des mes collègues ne se reconnaissait misogyne, encore moins macho. Tous manifestaient

la plus grande courtoisie à l'endroit des femmes. Le plus profond respect. À mon grand étonnement, aucune parmi mes camarades de sexe féminin ne protesta devant pareille attitude. La revue *Canadian Woman Studies/Les cahiers de la femme* venait de connaître sa dérisoire minute de gloire. Pourtant, personne n'en voulait à la revue elle-même. Et pour cause: Elle leur était parfaitement inconnue. Alors pourquoi ce rejet inconditionnel? Si j'avais dit *Les Cahiers*, on m'aurait demandé de donner le nom des collaborateurs, celui de lieu d'origine. Et on aurait sans doute accepté. Comme pour *Lettres québécoises* ou *La Quinzaine littéraire*. Mais *Les Cahiers* de... quoi? Grands dieux, quelle inconscience! Quel manque de professionnalisme!

Et voilà! Mes collègues s'étaient révélés allergiques au seul mot de femme. À sa simple évocation.

Ceci n'est qu'un fait divers parmi des milliers d'autres tout aussi banals. Et quotidiens. Il n'y a pas matière à procès, me direz-vous. Et vous aurez raison, sauf que... Entendre le mot femme, risquer de le lire en page couverture les crispait à un point tel qu'ils en rejetaient d'avance toute la revue. Ils se doutaient bien que les articles seraient teintés de féminisme. Ils préféraient donc condamner sans vérification préalable. En d'autres mots, ils craignaient d'être confrontés à leurs propres préjugés à l'endroit de l'écriture femme, de l'analyse femme, de la démarche femme. Et je ne saurais les blâmer entièrement.

Cette anecdote illustre une choquante évidence: les femmes sont souvent exclues du partage du pouvoir et de la transmission de la culture. Elles pensent, réfléchissent, parlent, mais leur parole n'est pas prise au sérieux, n'a aucune existence sociale. Aucune valeur. Je n'en donne comme exemple que ce que dit la critique officielle des livres de femmes. Verbiage, potins de bonnes femmes, redites et déjà-vu, absence de rigueur in-

tellectuelle, manque navrant d'imagination limitée à l'autobiographie. Fixation agaçante au rôle de mère. Pour tout dire, in-signifiante. Donc, nulles, ces auteures. Les autres? Passées sous silence. Inexistantes. Rares sont celles qui échappent à la guillotine mâle. Je pense, ici, à Ginette Paris qui vient de publier *La renaissance d'Aphrodite*. Cette étude marquante de la déesse de l'amour dans la mythologie grecque remet en question – et annule – le rôle traditionnel attribué à Eros, son fils. Ou à Apollon. Elle ébranle donc tout notre savoir et nos valeurs quant aux archétypes féminins/masculins. Les différentes déesses ne sont plus diverses incarnations d'attitudes ou de comportements de la seule Grande Déesse-Mère, mais d'authentiques représentations données en modèles aux femmes que nous sommes.

Ginette Paris, par le fait même, oppose au polythéisme masculin de la Grèce antique un polythéisme féminin tout aussi vigoureux, aussi fascinant. De plus, l'auteure démontre pourquoi le judéo-christianisme avait tout intérêt à détruire cette multiplicité de rôles de déesses pour la remplacer par un monothéisme dominateur dans la triple personne mâle. Il éliminait ainsi la capacité des femmes de choisir le modèle qui leur convenait, leur laissant pour tout héritage celui d'une femme asexuée, pas menaçante pour deux sous, la Vierge-Mère, épouse d'un Esprit, si saint fut-il.

Or, la critique du journal *Le Devoir* n'a pas vu ou voulu voir la thèse fondamentale et menaçante envers l'ordre établi. Voilà comment une lecture, vue sous un angle singulier, différent, permet de saisir l'originalité, la nouveauté d'un livre qui semble ne rien offrir de nouveau, au dire de certains analystes, et qui, pourtant, suscite une réflexion pertinente.

Jacqueline Hogue, auteure et critique littéraire, est professeure de littérature au Cégep Montmorency.